

Jean-Marc Daniel

HISTOIRE
DE L'ÉCONOMIE
MONDIALE

Des chasseurs-cueilleurs aux cybertravailleurs

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2970-5

INTRODUCTION

L'histoire économique est riche de phénomènes rarement attendus. Des crises surviennent, qui nous paraissent toujours sans précédent, qu'il s'agisse de la crise sanitaire qui a commencé en 2020, financière de 2008-2009, entre autres. La mondialisation des économies, l'impact croissant des nouvelles technologies, deux caractéristiques prépondérantes de l'époque actuelle, pourraient laisser croire que l'analyse du passé est illusoire.

Nous ne le pensons pas. Bien au contraire. L'évolution de l'économie mondiale, depuis ses origines, peut être une source d'inspiration pour affronter les problèmes actuels. D'autant que les crises ont toujours été l'occasion de repenser les politiques menées et les institutions. L'Europe économique et politique s'est créée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. La Banque de France est née au lendemain du coup d'État de Napoléon Bonaparte, le 18 Brumaire (9 novembre 1799). Analyser ces transformations historiques peut mieux nous armer face aux enjeux de l'avenir.

L'économie s'adapte sans cesse. Mais son histoire reste marquée inexorablement, quelles que soient les circonstances et quel que soit le lieu, par l'affrontement entre le monde du travail et de la création de richesses, d'une part, et le monde de la prédation bureaucratique de cette richesse, d'autre part.

Voltaire (1694-1778) en avait fait le constat. Dans son conte *L'Homme aux quarante écus*¹ publié en 1768, il stigmatise les prédateurs de l'époque, à savoir les religieux, qu'il accuse de parasitisme :

Pourquoi le monarchisme a-t-il prévalu ? interroge cet écrivain-philosophe. Parce que le gouvernement fut presque partout détestable et absurde depuis Constantin ; parce que l'Empire romain eut plus de moines que de soldats ; parce que les chefs des nations barbares qui détruisirent l'empire, s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie ; parce qu'on se jetait en foule dans les cloîtres pour échapper aux fureurs de ces tyrans, et qu'on se plongeait dans un esclavage pour en éviter un autre ; parce que les papes, en instituant tant d'ordres différents de fainéants sacrés, se firent autant de sujets dans les autres États ; parce qu'un paysan aime mieux être appelé mon révérend père, et donner des bénédictions, que de conduire la charrue ; parce qu'il ne sait pas que la charrue est plus noble que le froc ; parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des sots que par un travail honnête ; enfin parce qu'il ne sait pas qu'en se faisant moine il se prépare des jours malheureux, tissus d'ennui et de repentir.

Pour Voltaire, l'Église que symbolise le froc ignore la char-rue et le travail pour vivre d'une rente, c'est-à-dire de la possibilité institutionnelle d'obtenir un revenu supérieur à sa contribution à la création de richesses. Qui plus est, toujours pour le philosophe, cette rente repose sur une imposture dans la mesure où elle exploite la sottise.

1. On retrouve ce texte dans la plupart des recueils des contes de Voltaire. Signalons parmi ces derniers *Romans et contes* (Paris, « Le Livre de poche », 1994) qui regroupe, outre *L'Homme aux 40 écus*, *Candide*, *Micromégas*, *Zadig* ou encore *L'Ingénu*.

Si la légitimité économique de Voltaire peut paraître contestable, son analyse est pourtant pertinente, comme le montre Adolphe Blanqui (1798-1854). Cet ami et disciple du grand économiste Jean-Baptiste Say (1767-1832) publie en 1837 une *Histoire de l'économie politique depuis les Anciens jusqu'à nos jours*². Le texte n'est pas une histoire des idées économiques mais une histoire des événements économiques. Dans son introduction, il écrit :

Dans toutes révolutions, il n'y a jamais eu que deux partis en présence : celui des gens qui veulent vivre de leur travail ; celui des gens qui veulent vivre du travail d'autrui. On ne se dispute le pouvoir et les honneurs que pour se reposer dans cette région de béatitude.

S'inscrivant dans la lignée de l'œuvre de Blanqui et se voulant le modeste héritier de Voltaire, ce livre raconte la permanence du combat entre le froc et la charrue, entre ceux qui veulent vivre de leur travail et ceux qui veulent vivre du travail d'autrui, entre le travail et sa prédation bureaucratique.

Nous analysons ici les endroits et les époques qui ont marqué les esprits et joué un rôle significatif dans l'histoire économique afin de vérifier cette permanence dans l'enchaînement des événements. Là encore, c'est Voltaire qui nous inspire. En effet, dans la préface du *Siècle de Louis XIV*³, il indique qu'écrire l'histoire ne peut répondre à l'exigence d'exhaustivité. Tous les lieux et toutes les périodes n'ont pas les mêmes conséquences sur le destin long de l'humanité. Pour lui, quatre lieux

2. On trouve ce texte sur le site Gallica de la BNF.

3. Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, Paris, Gallimard, « Folio », 2015.

et quatre époques dominent l'histoire de l'Europe. Il s'agit d'Athènes au temps de Périclès, de Rome au temps d'Auguste, de Florence au temps des Médicis et de Paris sous Louis XIV. Appliquer trop strictement ce principe à l'histoire économique pourrait nous conduire à ne nous intéresser qu'à Londres sous la reine Victoria. En effet, cette époque fut marquante par le décollage économique de l'Europe, décollage plus particulièrement incarné par le Royaume-Uni...

RÉVOLTES FISCALES ET « GRANDE ÉVASION »

L'époque de la reine Victoria fut, à certains égards, si notable que bien qu'elle ait été exceptionnelle, on en a souvent tiré des conclusions définitives et erronées. Par exemple, tout le monde se souvient des débuts du *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx (1818-1883) et Friedrich Engels (1820-1895). La première phrase du chapitre I^{er} est célèbre : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. »

Pour arriver à cette assertion qui a inspiré bien des analyses théoriques et des programmes politiques, Marx et Engels se sont contentés de généraliser les idées de Blanqui – dont ils furent les lecteurs – à la réalité anglaise des années 1840 dont ils furent les témoins, une réalité qui était unique en son genre. En effet, hors le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, l'histoire des sociétés n'a pas été celle des luttes sociales, mais plutôt celle des luttes fiscales.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la vie économique est caractérisée par le manque et la pénurie. Partout dans le monde, les disettes, voire les famines, ne cessent de se répéter. Chaque fois que l'humanité pense pouvoir mieux

se nourrir et mieux vivre, les naissances se multiplient et l'accroissement du nombre de bouches à nourrir provoque le manque. L'économiste anglais Angus Deaton, qui a reçu le prix Nobel d'économie en 2015, parle, pour caractériser l'économie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, de « piège nutritionnel » : alors que l'on pourrait penser que l'augmentation de la population, accroissant le stock de main-d'œuvre disponible et donc la quantité potentielle de travail, devrait favoriser la production, cette augmentation de la population s'est souvent traduite en réalité dans l'histoire par un manque de nourriture. Une de ses conséquences indirectes est d'affaiblir physiquement les individus et donc, en particulier, de réduire leur capacité de travail. Une des autres conséquences est que les producteurs cherchent le plus possible à garder pour eux le fruit de leur travail et à contenir les prélèvements effectués par les aristocraties et les clergés. La différence entre l'avant et l'après-XVIII^e siècle est qu'à partir de 1760, les techniques agricoles s'améliorent. À partir de ce qui sera appelé par la suite la « révolution industrielle », expression inventée par Adolphe Blanqui et qui est aussi, et peut-être avant tout, une révolution agricole, chaque homme nouveau cesse d'être une bouche supplémentaire à nourrir que la nature condamne à la souffrance pour devenir soit une tête capable de mieux comprendre cette nature, et donc de la maîtriser, soit des mains habiles capables, par leur travail, d'en tirer davantage de ressources. C'est à cette époque que la vie sur Terre cesse d'être un temps d'attente avant l'accès à un monde meilleur pour être perçue comme une fin en soi que l'on peut améliorer sur le plan matériel. Ainsi, des débuts de notre ère à 1700, la croissance de la production mondiale par habitant est nulle. De 1700 à 1820, elle est de 0,1 % par an. Puis l'économie décolle avec une croissance

moyenne annuelle de 0,9 % entre 1820 et 1912, et de 1,6 % entre 1913 et 2012⁴.

Angus Deaton appelle cette mutation du destin de l'humanité, initiée dans les années 1760 du côté de Manchester en Angleterre avant de se répandre en deux siècles et demi sur toute la surface de la planète, la « grande évasion » (*great escape* en anglais – il s'agit du titre du livre qui a fait sa renommée)⁵. Pour lui, l'Angleterre du XIX^e siècle a été le premier lieu où l'humanité a eu la conviction qu'il était possible d'apporter une réponse crédible et faite d'espoir aux trois problèmes qu'affronte l'humanité : la mort, la souffrance liée à la maladie et l'inquiétude liée à la pauvreté et à la précarité.

Ce décollage économique, cette « grande évasion », a correspondu à la capacité nouvelle de l'humanité, et singulièrement de l'Europe, de mettre en œuvre le progrès technique. L'économiste anglais Angus Maddison (1926-2010)⁶ a reconstitué les comptes des principales économies depuis la naissance du Christ. En 1992, dans un article bilan⁷ résumant ses recherches, il écrit : « Le progrès technique est le moteur essentiel de la croissance économique. S'il n'avait jamais existé, l'ensemble du processus d'accumulation du capital aurait été plus modeste. » Ce progrès technique est la composante essentielle de ce que les économistes ainsi que le grand public appellent plus généralement l'« innovation⁸ ».

4. On trouve ces chiffres dans le livre de Thomas Piketty, *Le Capital au XXI^e siècle* (Paris, Seuil, « Points histoire », 2013). Voir chap. II, « La croissance : illusions et réalités ».

5. Angus Deaton, *La Grande Évasion*, Paris, PUF, « Quadrige », 2019.

6. Voir à son propos le glossaire, p. 370.

7. Angus Maddison, « La croissance économique mondiale. Les leçons du long terme », *Population*, 47/6, 1992.

8. Voir le glossaire, p. 373.

Reprenant les conclusions de Maddison, Deaton précise que, parmi les mérites de la « grande évasion », il y a également la solution apportée momentanément au problème de la pré-dation fiscale. En effet, plus le « gâteau à partager » entre ceux qui produisent et ceux qui prélèvent est gros, plus il est facile de le partager.

Avant la « grande évasion », les États en quête de financement se sont systématiquement heurtés aux résistances du monde du travail et de la production. En France, la liste des révoltes contre les impôts réclamés par un État presque toujours impécunieux est longue, allant des maillotins du ^{xiv}^e siècle aux Bonnets rouges du ^{xvii}^e siècle en passant par les Jacques, les Pitauds, les croquants et autres Lustucru. Et il faut garder en mémoire le fait que les révolutions de 1776 en Amérique et de 1789 en France sont nées d'une exaspération fiscale.

DÉGAGER DES FILS CONDUCTEURS

Mener un récit historique, par-delà l'enchaînement des faits, c'est aussi en dégager des fils conducteurs. Ce qui nous paraît déterminant dans notre approche sera donc le fait qu'à l'exception du ^{xix}^e siècle anglais, la vie économique mondiale a été rythmée par les révoltes fiscales, concrétisations politiques violentes de la résistance de la charrue aux prétentions du froc.

Face à ces révoltes, les États ont vite compris qu'ils avaient deux possibilités pour obtenir des ressources. La première est d'user de la contrainte, avec suffisamment de violence pour que la population se résigne et se persuade qu'elle n'a pas d'autre choix que de payer. Cette violence est physique quand c'est une bureaucratie publique-militaire qui

la met en œuvre. Mais elle peut également être symbolique quand celui qui refuse de payer est menacé, par un clergé installé, de subir la vengeance de puissances surnaturelles plus ou moins occultes et, en tout cas, mystérieuses. Cette violence est par ailleurs supposée d'autant plus légitime et facile à exercer que la population qui la subit est étrangère à l'État qui l'exerce. Cela signifie concrètement que les premières prédatons fiscales ont souvent été des raids sur des groupes extérieurs, et que les premières ressources des États ont souvent été des rapines plus ou moins bien organisées. La seconde est de susciter le consentement, voire l'assentiment, des populations. L'impôt devient alors une « contribution » dont la légitimité et la pérennité reposent sur le fait qu'en échange de son versement, l'État est supposé rendre des services.

La science économique, au sens moderne du terme, émerge au XVIII^e siècle au moment où la croissance commence à se manifester et où l'idée de la nécessité du consentement à l'impôt est en train de l'emporter. L'« économie politique » naissante du XVII^e siècle est une réflexion sur les finances publiques. Elle devient au XVIII^e une réflexion sur l'augmentation de la richesse créée et, de ce fait, de la base taxable à disposition de la prédation étatique. L'un des tout premiers économistes de l'histoire, le Français François Quesnay (1694-1774), explicitait cela au travers d'une formule restée célèbre. Il résumait en effet ses idées en écrivant : « Pauvres paysans, pauvre royaume ; pauvre royaume, pauvre roi. » Cela signifie simplement que l'État a du mal à collecter l'impôt et donc à exister si son accise géographique ne crée pas suffisamment de richesses.

Si le consentement à l'impôt repose sur une base taxable suffisamment importante du fait du dynamisme économique pour que l'impôt ne soit pas perçu comme confiscatoire, il

nécessite ensuite de la part de l'État un comportement tendant à accréditer l'idée qu'en échange des sommes perçues, il rend des services à la population qu'il taxe. Ce second aspect des conditions du consentement à l'impôt apparaît dans la définition que donne de l'impôt l'*Encyclopédie* de d'Alembert (1717-1783) et de Diderot (1713-1784) :

Contribution que les particuliers sont censés payer à l'État pour la conservation de leurs vies & de leurs biens. Cette contribution est nécessaire à l'entretien du gouvernement & du souverain ; car ce n'est que par des subsides qu'il peut procurer la tranquillité des citoyens ; & pour lors ils n'en sauraient refuser le paiement raisonnable, sans trahir leurs propres intérêts.

Le service premier, et quasi exclusif, rendu par l'État est donc la sécurité. Avec l'idée de « conservation des vies et des biens », la définition de ce service dans l'*Encyclopédie* inclut implicitement la défense du droit de propriété. Or, ce service ne va pas de soi. Dans la même *Encyclopédie*, l'auteur de l'article « Économie politique » se montre à ce sujet plus que dubitatif :

Si l'on examine comment croissent les besoins d'un État, on trouvera que souvent cela arrive à peu près comme chez les particuliers, moins par une véritable nécessité, que par un accroissement de désirs inutiles, et que souvent on n'augmente la dépense que pour avoir le prétexte d'augmenter la recette ; de sorte que l'État gagnerait quelquefois à se passer d'être riche, et que cette richesse apparente lui est au fond plus onéreuse que ne serait la pauvreté même. On peut espérer, il est vrai, de tenir les peuples dans une dépendance plus étroite, en leur donnant d'une main ce qu'on leur a pris de l'autre ; mais ce vain sophisme est d'autant plus funeste à l'État, que l'argent ne rentre plus dans les mêmes mains dont il est sorti, et qu'avec de

pareilles maximas on n'enrichit que des fainéants de la dépouille des hommes utiles.

Le mérite de cette charge violente est d'avoir été rédigée par un auteur peu susceptible d'être accusé de soutenir les puissants et les profiteurs, puisqu'il s'agit de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). La virulence de Rousseau a des justifications historiques puisque, nous l'avons relevé, l'histoire mondiale est rythmée par les révoltes fiscales. Dans ce même texte, Jean-Jacques Rousseau rappelle que les mots « impôt » et « imposteur » ont la même origine, l'accent circonflexe sur le « o » d'« impôts » venant du « s » d'« imposteur ». Cela signifie qu'à l'origine, « imposteur » désigne celui qui conçoit la fiscalité et que la sagesse populaire en a fait rapidement le synonyme de « menteur ». Rousseau tient tellement à cette idée qu'il la développe à nouveau dans sa célèbre *Lettre à d'Alembert*⁹.

GESTION DES OISIFS ET DE LA DEMANDE

Les débuts de la « grande évasion », c'est-à-dire de l'accroissement significatif de la production grâce au progrès technique et à la mise en place des structures parlementaires inspirées des pratiques anglaises et dont l'objet est de permettre, pour reprendre la terminologie de Rousseau, aux « hommes utiles » de cadrer les dépenses des « fainéants », vont reléguer au second plan les révoltes fiscales et justifier les appréciations de Marx et Engels. La révolution de 1789 est fiscale, celles de 1848 sont sociales. Pourtant, dès les années 1870, certains économistes allemands récusent le

9. Paris, Garnier-Flammarion, 2003.

point de vue marxiste et annoncent que l'augmentation de la base taxable liée à l'envolée économique, loin de calmer les États, les conduit au contraire à se montrer de plus en plus gourmands.

Ces économistes que l'on appelle également les « socialistes de la chaire » étendaient le rôle économique de l'État au nom de la sécurité, qui est son domaine naturel d'intervention. Pour eux, la sécurité économique impose que l'État garantisse des débouchés aux entreprises. Il doit être considéré directement ou indirectement comme le « consommateur en dernier ressort » capable de fournir la demande susceptible d'absorber l'offre, au besoin en augmentant ses dépenses. Né initialement comme garant de la sécurité physique de ses obligés et en partie de la préservation de leur droit de propriété, l'État a par ailleurs un rôle économique et social qui dépasse la simple régulation de la demande. Il doit en effet être également considéré comme le « gestionnaire de l'oisiveté ». Face à la vision sarcastique qu'a Rousseau de l'oisiveté purement parasitaire des « fainéants », les socialistes de la chaire défendent celle d'un droit à l'oisiveté consentie par la société à une partie de la population du fait de son âge ou de sa situation de santé, théorisant ainsi la création de l'« État-providence ». Ce double rôle de l'État – consommateur en dernier ressort, et gestionnaire de l'oisiveté – a conduit à l'énoncé de la « loi de Wagner », du nom de son auteur, Adolf Wagner (1835-1917). Cette figure de proue des socialistes de la chaire expose ses idées dans ses *Fondements de l'économie politique* parus en 1876. La fameuse loi de Wagner y figure, ainsi formulée : « Plus la société se civilise, plus l'État est dispendieux. »

Le raisonnement de Wagner se construit en deux temps. Une efficacité économique accrue fournit d'abord davantage de biens. Mais le besoin de la population ne suit pas.

Car la concurrence entre les salariés maintient leurs revenus à des niveaux relativement bas. Les ressources d'une part importante de cette population ne croissent guère à la vitesse de la production potentielle. La combinaison d'un pouvoir d'achat mal réparti et d'habitudes de consommation inertes menace l'économie de chaque pays de surproduction. Pour éviter cela, l'État doit assurer une redistribution systématique des revenus en embauchant des fonctionnaires au sens large (y compris un clergé). Par ailleurs, la société convertit une partie de l'accroissement de son efficacité économique en temps libéré. Et l'État doit en partie s'emparer de la gestion de ce temps. Résultat concret, le poids des dépenses publiques et donc des impôts dans la production ne peut qu'augmenter.

Bien qu'opposé aux socialistes de la chaire, l'économiste autrichien Joseph Aloïs Schumpeter (1883-1950), analysant l'économie des débuts du xx^e siècle, la décrit comme un affrontement entre l'entrepreneur et le planificateur, ce dernier mot désignant la sphère publique qui est loin de s'effacer et de se réduire. L'entrepreneur, que théorise Schumpeter, est l'héritier du paysan de Quesnay. Il se heurte à de multiples obstacles dont les plus redoutables sont la volonté de puissance du planificateur et l'envie savamment entretenue par des constructions idéologiques fondamentalement fallacieuses. C'est-à-dire que l'entrepreneur doit affronter en permanence le monde de la bureaucratie soutenu par ceux que Schumpeter appelle les « intellectuels déclassés », ces derniers développant un discours hostile à l'entrepreneur et fournissant une justification morale et politique aux actions plus ou moins destructrices menées par la bureaucratie.

Force est de constater que le xx^e siècle et les premières années du xxi^e siècle ont apporté une terrible confirmation de la loi de Wagner et des prévisions alarmistes de Schumpeter.

INTRODUCTION

Cela explique les actions de résistance des populations réactivant les révoltes fiscales, et motivant le succès électoral de dirigeants favorables aux baisses d'impôts, tel Trump, ou le vote du Brexit légitimé par le refus de payer pour Bruxelles.

L'histoire économique se structure autour de l'affrontement entre la charrue et le froc pour le partage de la richesse produite. Cet affrontement est évidemment conditionné, notamment dans sa violence, par le montant de cette richesse et donc par la capacité de la société à augmenter son efficacité économique grâce au progrès technique. Renouvelant cet affrontement, l'avenir donnera-t-il la primauté aux porteurs de frocs, « oisifs » d'aujourd'hui, qui ne sont certes plus les moines de Voltaire, mais les bureaucrates et rentiers prompts à endetter le pays, inconscients des lendemains ? Ou, au contraire, le monde comprendra-t-il que son intérêt est de donner la priorité aux entrepreneurs et à leurs équipes, tireurs de charrue, vrais créateurs de richesses concrètes et non virtuelles, et aux savants et autres ingénieurs, dont les découvertes fournissent à ces entrepreneurs les outils nécessaires à la croissance ?

L'histoire de l'économie mondiale dans laquelle nous nous engageons est riche de clés pour répondre à ces questions, et dessiner un futur souhaitable.

CHAPITRE PREMIER

Du chasseur-cueilleur au paysan de l'Antiquité

Le premier entrepreneur, ou tout au moins producteur de l'histoire, le premier à avoir accompli ce que l'on peut considérer comme du travail est celui que la coutume actuelle désigne sous le nom de « chasseur-cueilleur ». *Homo sapiens* a commencé sa longue carrière historique à la recherche du bien-être en courant la campagne pour se procurer sa pitance, qu'il trouvait assez aisément dans la nature. La survie de cette population de 10 000 individus à peine dans la période du paléolithique, puis la multiplication de leur descendance tiennent en partie du miracle. Mais la faiblesse de cet effectif, qui aurait pu lui être fatale, avait un avantage : chacun trouvait autour de lui en abondance ce dont il avait besoin.

CHASSEURS-CUEILLEURS « NOMADES »
ET PAYSANS « SÉDENTAIRES »

Le « chasseur-cueilleur » était probablement plus un charognard qu'un authentique chasseur. Dans ces temps obscurs des débuts de l'aventure humaine, les techniques que l'on peut qualifier de productives tournent autour de la taille des pierres.

D'où le nom « paléolithique » ou « âge de la pierre taillée » donné par les historiens à la période datant d'il y a trois millions d'années. Puis le nom « mésolithique », ou « âge moyen de la pierre », suivi du « néolithique », ou « âge de la pierre polie »¹. Au cours de ces longues périodes que la paléontologie essaie de décrire avec le plus de précision possible, on peut considérer que le feu est maîtrisé vers 550 000 avant notre ère. Avec lui arrive la possibilité de chauffer la terre qui, bientôt, va livrer des métaux, de chauffer les pierres pour mieux les tailler, chauffer les aliments pour mieux les digérer, chauffer les corps pour mieux occuper l'espace. Toutes ces transformations s'échelonnent sur de très longues périodes, puisque c'est aux alentours de 10 000 ans avant J.-C. que l'*Homo sapiens*, qui dessine à Lascaux, invente l'art, et simultanément, l'arc. En 5000 avant J.-C., il découvre la roue, à moins que ce ne soit 1 000 ans plus tard. Et cette découverte n'est pas partagée par l'ensemble de l'humanité puisque les Amérindiens qui affrontent les conquistadors espagnols au XVI^e siècle ne la connaissent pas. Vers 3000 avant J.-C. apparaît l'agriculture. On entre dans ce que qu'il est désormais convenu d'appeler l'« Antiquité » et dans un mode d'organisation sociale que l'on va pouvoir qualifier de civilisation.

Aujourd'hui, le chasseur-cueilleur alimente une littérature presque nostalgique qui accuse ce progrès technique incontestable qu'est l'agriculture d'avoir été à l'origine des premiers malheurs de l'humanité. À l'instar du bon sauvage qui, au XVIII^e siècle, était supposé démontrer qu'une société plus juste car plus égalitaire était possible, le chasseur-cueilleur tel que désormais envisagé grâce aux découvertes les plus récentes de l'archéologie est devenu la référence idéalisée de certains défenseurs d'une écologie anticapitaliste radicale. Force est de

1. Rappelons que *lithos* en grec désigne la pierre.

constater cependant que les statistiques manquent pour bien décrire les temps néolithiques et la vie du chasseur-cueilleur, et pour analyser les bonheurs et les malheurs du passage à l'agriculture et les mutations qui ont caractérisé cette époque. Face à cette incertitude, beaucoup d'auteurs ont émis de multiples conjectures. Les plus vraisemblables ont été résumées avec un certain brio par Oswald Spengler (1880-1936) dans son livre *L'Homme et la Technique*. Spengler lie le commencement de l'aventure technologique de l'humanité à deux éléments : la prise de conscience des capacités de la main, qui permet de manier des outils ; puis le développement du langage, utilisé pour transmettre des instructions sur la façon d'utiliser les machines, ouvrant la voie à la création d'une hiérarchie. Pour Spengler, le passage de la logique de l'outil à celle de la machine survient quand l'*Homo sapiens* passe de l'utilisation individuelle de l'outil à une organisation collective reposant sur une hiérarchie des compétences et des savoirs.

Et pour Angus Deaton, cette arrivée de l'agriculture n'a pas eu que des conséquences techniques positives. Les débuts agricoles de la « grande évasion » se sont accompagnés d'un recul des performances des hommes sur le plan strictement corporel. En effet, la chasse impose la course, et donc un effort physique régulier et soutenu ; elle constitue une forme de sport que l'agriculteur ignore. Surtout, en augmentant considérablement la productivité² dans la production alimentaire, l'agriculture a suffisamment accru cette production pour qu'il devienne possible de nourrir et d'assurer la subsistance d'un nombre significatif d'oisifs. L'agriculture a amélioré le sort des hommes mais elle a également permis l'émergence des groupes sociaux ne contribuant pas directement à la production de biens matériels que sont les

2. Sur la notion de productivité, voir le glossaire, p. 366.

bureaucrates, les religieux et les guerriers. Grâce à l'agriculture, la précarité recule ; mais simultanément, l'oisiveté devient possible et certaines couches de la population en profitent et en abusent. Il en est ainsi des religieux. À l'origine, leur message répond au besoin immédiat de sécurité du paysan.

Contemporain d'Homère, le Grec Hésiode publie au VIII^e siècle le poème *Les Travaux et les Jours*³ décrivant la vie du paysan de son temps. S'adressant à son frère, il écrit :

Travaille si tu veux que la famine te prenne en horreur et que l'auguste Déméter à la belle couronne, pleine d'amour envers toi, remplisse tes granges de moissons. En effet, la famine est toujours la compagne de l'homme paresseux ; les dieux et les mortels haïssent également celui qui vit dans l'oisiveté, semblable en ses désirs à ces frelons privés de dard qui, tranquilles, dévorent et consomment le travail des abeilles. Livre-toi avec plaisir à d'utiles ouvrages, afin que tes granges soient remplies des fruits amassés pendant la saison propice. C'est le travail qui multiplie les troupeaux et accroît l'opulence. En travaillant, tu seras bien plus cher aux dieux et aux mortels : car les oisifs leur sont odieux. Ce n'est point le travail, c'est l'oisiveté qui est un déshonneur.

Le poète grec poursuit, mettant en garde son frère :

Si tu travailles, les paresseux bientôt seront jaloux de toi en te voyant t'enrichir ; la vertu et la gloire accompagnent la richesse : ainsi tu deviendras semblable à la divinité. Il vaut donc mieux travailler, ne pas envier inconsidérément la fortune d'autrui et diriger ton esprit vers des occupations qui te procureront la subsistance : voilà le conseil que je te donne. La mauvaise honte

3. Édition bilingue (Paris, Belles lettres, 2018).

est le partage de l'indigent. La honte est très utile ou très nuisible aux mortels. La honte mène à la pauvreté, la confiance à la richesse.

Tous les moyens ne sont pas bons pour y parvenir, insiste Hésiode :

Ce n'est point par la violence qu'il faut s'enrichir, les biens donnés par les dieux sont les meilleurs de tous. Si un ambitieux s'empare de nombreux trésors par la force de ses mains ou les usurpe par l'adresse de sa langue (comme il arrive trop souvent lorsque l'amour du gain séduit l'esprit des hommes et que l'impudence chasse toute pudeur), les dieux le précipitent bientôt vers sa ruine ; sa famille s'anéantit et il ne jouit que peu de temps de sa richesse. Il est aussi coupable que celui qui maltraiterait un suppliant ou un hôte, qui, monté en secret sur la couche d'un frère, souillerait sa femme d'embrassements illégitimes, dépouillerait par une indigne ruse des enfants orphelins ou accablerait d'injurieux discours un père parvenu au triste seuil de la vieillesse. Jupiter s'irrite contre cet homme et lui envoie enfin un châtiment terrible en échange de ses iniquités. Mais toi, que ton esprit insensé s'abstienne de semblables crimes.

Faisant l'apologie du travail, Hésiode est persuadé que le travail du paysan n'est efficace que si Déméter, la déesse de l'agriculture, lui est clémente. Et pour être sûr d'avoir les faveurs de cette dernière, le paysan doit faire vivre les prêtres qui assurent son culte. Intercesseurs entre les dieux et les paysans, les religieux affirment donc rendre un service concret qui justifie qu'on les rémunère. Mais dans la pratique, ils sont de plus en plus souvent mis en cause par leur incapacité à faire pleuvoir au bon moment, à éviter les épidémies ou à contrecarrer les raids meurtriers des peuples ennemis. Pour se maintenir, le monde religieux va s'adapter en modifiant les

réponses aux angoisses des populations. Il va donner à son message un contenu de plus en plus éloigné des problèmes du quotidien et de moins en moins vérifiable : garantir le salut éternel est moins susceptible de contestation que garantir la pluie et de bonnes récoltes...

Soulignons enfin que le chasseur-cueilleur était, par définition même, nomade. Avec l'agriculture commence en revanche l'avènement des sédentaires. Une des raisons de l'intérêt nouveau que rencontre, chez certains, le chasseur-cueilleur tient au fait qu'il est une incarnation de l'esprit nomade, un *anywhere* avant l'heure. Alors que le paysan, sur lequel s'appuie le monde qui naît dans l'Antiquité, est un sédentaire, un *somewhere*, de quelque part⁴.

LA FRACTURE TECHNOLOGIQUE

L'État structuré, qui naît de l'installation de l'agriculture, émerge dans des lieux très précis. Quatre plus particulièrement : l'Égypte, c'est-à-dire la vallée du Nil, la Mésopotamie, dont le nom même⁵ indique le rôle déterminant de deux fleuves, à savoir le Tigre et l'Euphrate, la vallée de l'Indus et, en Chine, celle du Huang Ho (le Fleuve jaune). Le fleuve joue ainsi un rôle essentiel. Il fournit l'eau qui désaltère et que l'on peut utiliser pour se laver. Il fertilise les terres – la crue du Nil est célèbre pour son action en la matière – et il permet de se déplacer et donc de rendre solidaires des territoires plus ou moins éloignés, et leurs habitants.

4. Voir dans le glossaire les entrées sur Pierre-Noël Giraud et David Goodhart à propos de la distinction entre nomades et sédentaires, d'une part, et *anywhere* et *somewhere*, d'autre part.

5. Rappelons que *potamos* signifie « fleuve » en grec.

Des paysans, mais aussi des artisans, habitent ces régions en ces premiers temps de la civilisation. Ils se consacrent essentiellement à la gestion du feu. Ces artisans sont en effet des potiers, qui utilisent le feu pour façonner la terre, et des forgerons, qui s'en servent pour fabriquer des objets en métal. Ils cohabitent avec des prêtres qui tentent de donner un sens à la vie, à ses malheurs et à sa fin, avec des fonctionnaires et des soldats, que les paysans doivent nourrir, les artisans équiper et les prêtres rassurer. En pratique, pour que les fonctionnaires et les prêtres existent et se maintiennent, ils ont besoin non seulement du langage pour imposer leur message, mais aussi d'un moyen de projeter ce message dans le temps. En clair, ils ont besoin de l'écriture, qui permet de garder la trace des événements et celle des comptes. Celle-ci apparaît vers 3200 avant J.-C. en Mésopotamie. Elle fait un progrès spectaculaire lorsque, vers 1750 avant J.-C., les Phéniciens, qui résident dans le Liban actuel, remplacent les quelque 2 000 caractères utilisés comme mots par 22 symboles phonétiques dont la combinaison permet la constitution de syllabes puis de mots et de phrases. Artisans, prêtres et fonctionnaires se regroupent dans le même lieu et font apparaître les premières villes. Mènès, premier roi d'Égypte et de ce fait personnage plutôt mythique, est supposé avoir créé Memphis, première capitale du pays, en 3100 avant J.-C.

De cette société agricole qui est en train de devenir urbaine, l'historien Georges Dumézil (1898-1986) a fait une interprétation dont il a tiré sa théorie des trois ordres. Les sociétés antiques unissent selon lui ceux qui prient, ceux qui font la guerre et ceux qui travaillent. Rome en fournit un exemple évident. On y trouve les *oratores* qui prient, les *bellatores* qui combattent et les *laboratores* qui travaillent et apportent la production au jour le jour. Pour Georges Dumézil, chacun de ces groupes trouve son incarnation symbolique dans un des

premiers rois de Rome. Le tout premier, Romulus, incarne Rome en tant qu'entité politique absolue. Viennent ensuite le roi religieux (Numa Pompilius) puis le roi guerrier (Tullius Hostilius) ; quant au quatrième, Ancus Marcius, il représente le monde du travail et de la production. Pour quelle raison Dumézil faisait-il de ce roi un symbole du travail et, par-delà, de l'activité économique ? Parce qu'il avait créé la prison à Rome ! Et en effet, dans le monde de la croissance économique et de la reconnaissance du travail accompli, on substitue à la loi du Talion des guerriers et à leur violence dans la vengeance la règle du jeu, le droit et la punition socialisée incarnée dans la prison. Un des enjeux de la mise en place de règles de droit claires est ainsi d'assurer la pérennité de la propriété. Et la loi qui s'impose à Rome encadre non seulement la géographie de la production en défendant la propriété, mais encore son rapport au temps. En effet, un des principes fondateurs de Rome est de condamner à mort le laboureur qui mange son bœuf, pour inciter le paysan à préserver l'avenir sans détruire son outil de production. Une préfiguration du rôle de l'épargne et de l'investissement dans le processus de croissance.

Dans la tradition romaine, l'activité économique passe néanmoins après le guerrier et le religieux. La société antique n'a pas pour but la croissance économique. Elle rejette fondamentalement le progrès technique. Pétrone (27-66) raconte dans son texte intitulé *Satyricon* comment l'empereur Tibère (42 av. J.-C.-37 ap. J.-C.) mit à mort l'inventeur d'un verre incassable, qui aurait bouleversé le statut des vaisselles en métal précieux et mis à mal tout le secteur métallurgique⁶. Parlant d'un successeur de Tibère,

6. Voici le texte extrait du *Satyricon* : « Pourtant, dans le temps, un ouvrier trouva moyen de fabriquer un vase de verre impossible à briser.

en l'occurrence l'empereur Vespasien (9-79), Suétone rapporte dans ses *Vies des douze Césars* une anecdote similaire. Lors d'une visite de chantier, à Rome, Vespasien constate qu'un des ingénieurs a mis au point une machine qui se substitue au travail humain et allège la tâche dans le transport des pierres. Vespasien convoque alors le responsable du chantier et lui demande d'arrêter immédiatement d'utiliser cette machine. Il considère qu'en détruisant des emplois, même serviles, elle menace de détruire l'ordre social⁷. Pour Tibère et Vespasien comme pour beaucoup de citoyens de l'Antiquité, la société n'avait de sens que confinée dans l'immobilisme économique. Si l'on nous présente l'homme moderne comme un *Homo economicus*, le recours au latin ne doit pas faire illusion. Le Romain est, selon la formule grecque d'Aristote, avant tout un animal politique (*zoon politikon* en grec, *animal civile* en latin).

Admis devant César pour le lui offrir en présent, il le lui redemanda et le jeta sur le pavé. L'empereur ne put qu'avoir les plus vives inquiétudes pour le cadeau qu'il avait reçu. Mais l'autre ramassa le vase, qui n'était que bossué. Tirant alors un petit marteau de sa ceinture, il le répara tranquillement, comme s'il eût été d'airain. Après ce beau chef-d'œuvre, il pensait que l'Olympe allait s'ouvrir devant lui quand César lui dit : "Quelque autre que toi connaît-il la recette de ce verre ? Réfléchis bien à ta réponse !

– Personne, répondit l'artisan." Immédiatement, César lui fit trancher la tête, dans la crainte que son secret divulgué ne fit de l'or un métal vil » (Paris, Garnier-Flammarion, 2008).

7. Voilà le texte de Suétone, eu égard à l'importance de son livre, en version originale : « *Mechanico quoque, grandis columnas exigua impensa perducturum in Capitolium pollicenti, praemium pro commento non mediocre optulit, operam remisit, praefatus sineret se plebiculam pascere* » – « Un ingénieur s'était engagé à transporter à peu de frais, dans le Capitole, des colonnes immenses ; Vespasien lui fit payer une forte somme pour son projet ; mais il en ajourna l'exécution, en disant : "Permettez que je nourrisse le pauvre peuple" » (Paris, Gallimard, « Folio », 1975).

Ces récits illustrent un rapport inquiet voire carrément négatif au développement du progrès technique. Pour les Anciens, ce progrès est une forme de défi vis-à-vis des dieux et risque de provoquer leur courroux. Ce rapport négatif à la technologie et à ses conséquences est récurrent et reste d'actualité. La critique du progrès technique, qui a donc des fondements antiques, s'est développée à toutes les époques selon les deux mêmes directions. La première est celle des dégâts provoqués sur la nature, et donc implicitement sur les dieux qui en tireront tôt ou tard vengeance ; la seconde est le bouleversement dans l'organisation du travail qui conduit à la destruction d'emplois et donc au déclassement et à la paupérisation d'une partie de la population. De fait, le progrès technique augmente la qualité et l'efficacité du travail fourni⁸. Ce qui, à court terme, et à production constante, réduit le nombre nécessaire d'heures de travail. Le temps ainsi libéré permet soit d'accroître les quantités produites, en particulier en diversifiant la production ; soit d'accroître l'oisiveté. Cette oisiveté peut prendre elle-même trois formes : soit celle d'une occupation parasitaire, c'est-à-dire non productive ; soit celle de temps laissé à la libre disposition de chacun ; soit enfin celle de l'accroissement du chômage, c'est-à-dire d'une oisiveté subie qui empêche celui qui en est victime de se procurer ses moyens de subsistance.

Pour les économistes, il est toujours possible de faire en sorte que les heures libérées par le progrès technique soient mobilisées utilement selon la première option, c'est-à-dire qu'elles servent à faire apparaître de nouveaux secteurs d'activité et à accroître la production totale. Cette idée a été formalisée par l'économiste et démographe français Alfred Sauvy (1898-1990) au travers de ce qu'il appelait

8. Voir à ce propos dans le glossaire les entrées sur la productivité.